



Qu'il s'agisse de revisiter les objets
par le prisme de civilisations
imaginaires ou d'invoquer la vie en
célébrant la fête des morts,

**Théo
Mercier** carbure à feu
et à sang, séduisant
en un temps record
le monde de l'art,
qui l'a élu
plasticien star
du présent.



**UN
ANGE PASSE**



THÉO MERCIER



— Avec sa gueule de chérubin à cramer des kilomètres de pellicules, sa voix sensuelle et lancinante refusant de théoriser sur son œuvre, Théo Mercier laisse planer au-dessus de lui le mystère de sa vocation. Vrai ou faux, peu importe. Aux lecteurs, spectateurs et collectionneurs de s'approprier son interstellaire création. « Ma mission d'artiste est de déranger, sans pour autant provoquer. Dans une société qui pratique quotidiennement le "mashage" d'informations, laissant peu d'emprise aux gens qui regardent, goûtent ou écoutent, l'œuvre d'art existe justement pour réveiller les regards, les esprits et leur liberté d'interprétation. » Imaginez plutôt un garage, le rugissement d'une grosse cylindrée, un cascadeur masqué Daft Punk... Surgissant quelque part au loin, le son d'un clavecin joue son répertoire baroque. Débarque alors toutes griffes dehors, un corps transgenre, buste en avant, perché sur talons hauts, démarrant un numéro de charme à fendre tous les territoires. Qui n'a pas eu la chance d'assister à cette performance doit inscrire dans son agenda les prochaines dates de Radio Vinci Park. Pour enfin comprendre tout le fiel et le miel, les jeux de clair-obscur et la mythologie de l'asphalte remuant les tréfonds de nos propres fantasmes, convoqués par chaque coup d'éclat de Théo Mercier.

Échappant à toutes les chapelles, l'artiste sensation du moment n'a jamais attendu personne pour construire son parcours fulgurant. Né en 1984, l'enfant terrible du monde de l'art grandit dans le 18^e arrondissement de Paris, entouré de parents amateurs de culture et de quatre petites sœurs adorées. Au bercail, rue Lepic, le trublion ne joue alors à rien, préférant commencer une carrière de serial collectionneur, accumulant plus de deux cents figurines d'E.T., des pierres semi-précieuses, des agates, des grenouilles et un poisson-chat. Loin des préoccupations des mômes de son âge, tout ce capharnaüm étrange l'inspire, réveillant des passions proches de d'interlope, qui le poursuivent aujourd'hui. Entre dealer de tarentules, pirate écrémant les magasins Truffaut ou les puces de Saint-Ouen, Théo Mercier n'a pas choisi une carrière mais un monde, mixant toutes ses aspirations qui, une fois diplômé de l'école de création industrielle Ensci à Paris et de l'université des arts de Berlin, le catapulte collaborateur de Bernhard Willhelm sur sa collection de robes de scène pour Björk.

Il rejoint New York en 2008 pour assister Matthew Barney sur son projet d'opéra River of Fundament. Transfusé au sang bleu de la création fascinante, la jeune pousse aux multiples talents accélère ses planètes, alertant les critiques dès sa première exposition personnelle, en 2009, au Musée de la chasse et de la nature à Paris. Un an après, la comète met la presse internationale à ses pieds en signant *Le Solitaire*, une sculpture monumentale entièrement tissée de spaghettis, exposée au Musée d'art moderne de la ville de Paris avant d'intégrer la collection d'Antoine de Galbert. Sexe, mort, vie quotidienne, hybridations et mélanges, ruines du futur, détournements d'objets ne vont cesser dès lors d'envahir une comédie humaine mi-macabre, mi-sublime, tableau noir devenant chair à vif, exhibant des squelettes et des fantômes drôlement envoûtants, insidieusement terrifiants.

Il serait pourtant réducteur de ne voir dans ce paysage qu'une matière théologique appartenant à d'autres. La puissance tellurique de Mercier résiste justement à tout qualificatif, pour sa capacité à interroger la chaîne naturelle de l'art et du temps, ressuscitant l'archéologie en œuvre de fiction, renversant tous les codes spatio-temporels, faisant fi des obsessions contemporaines fashion pour préférer les vestiges des civilisations fantasmées. Pour preuve, son exposition *The Thrill Is Gone*, présentée en 2016 au Musée d'art contemporain de Marseille met en résonance des sculptures agglomérant authentiques jarres du XVIII^e siècle, art mésopotamien, faux fossiles, reproductions de céramiques et tubes en PVC. Derrière ce maillage de squelettes de masques de foot américain exposés façon reliques paléolithiques, le trentenaire n'esquive aucun sujet, plongeant à corps perdu dans la chair même de l'art, solaire et optimiste ou sanguinaire et noire.

Entre son atelier de Mexico et celui de Belleville, toujours sur le fil de l'histoire et représenté aujourd'hui par la Galerie Bugada & Cargnel à Paris, Théo Mercier ne s'interdit rien, enchaînant les expositions et les performances, aspiré par de multiples collaborations avec les musiciens Philippe Katerine, Connan Mockasin ou les très hype Sexy Sushi. L'art mérite-t-il désormais sa réputation sacrée de temple du sérieux ? N'en déplaise aux ayatollahs de la discipline, nul autre que l'artiste lui-même ne saurait mieux parler d'une œuvre interloquante, à suivre assidûment : « Mon travail de plasticien tourne essentiellement autour du jeu. J'essaie toujours de préserver un sens de la dérision et de l'humour marqué et spécifique. Ce qui me permet d'aborder des sujets terribles. Grâce à l'humour, l'art permet de parler du meilleur et du pire, donc de tout. » VOGUE HOMMES

« HUMAIN TROP HUMAIN »

Solo show,
du 13 octobre 2017 au 1^{er} mai 2018
au Musée de l'homme (Paris).

« LA FILLE DU COLLECTIONNEUR »

Pièce, du 14 au 19 novembre
au théâtre Nanterre-Amandiers
(Nanterre).

« RADIO VINCI PARK »

Performance, les 30 novembre,
1^{er} et 2 décembre à la
Ménagerie de verre (Paris).



PHOTOGRAPHE

Louis Canadas

PAR Yann Siliee